



**M.V CALT**

**NOIRS  
DESSOUS**

M.V CALT

Noirs dessous

© M.V CALT, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-5061-6

# Librinova”

Courriel : [contact@librinova.com](mailto:contact@librinova.com)

Internet : [www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

# 1

Enfin, il vit une maison. Une jolie maison, tout au bout de la route de terre. Demi couverte d'une vigne vierge dont les rouges flambaient au couchant. Il tournait depuis près d'une heure, le GPS s'était mis en rideau. Il en avait marre. Il espéra que ce serait là. La porte de la maison s'ouvrit, Tony sortit et lui fit un grand bonjour du bras. C'était là.

L'intérieur de la maison avait été très joliment refait, exactement comme il s'y attendait. Un feu brûlait dans l'âtre. Tony avait débouché la bouteille de bienvenue. Comme dans un film ou dans un magazine. Il remarqua que le visage de Tony s'était tanné, creusé, ce genre de visage qu'on voit souvent aux montagnards, aux marins ou aux SDF.

Il regarda les flammes, huma son verre, et se demanda : « *Qu'est-ce que je fais là ? En plein mois de novembre, au milieu de ce grand nulle part ? Hors des chemins numérisés ?* »

Sa chérie était partie au printemps et il avait été surpris par le vide laissé. Il avait passé l'été à Paris sans en bouger, sans voir grand monde, le travail dans la journée, quelques déjeuners et nombre de soirées à tourner en rond dans l'appartement déserté entre le Mac, les autres machines et la télé. À la rentrée il avait brutalement pris conscience des faibles chances de survie à court terme des Editions du Plaqueminier. Soit six personnes en comptant la stagiaire, dans trois grandes pièces, et la machine à café. Bref, il se demandait s'il n'était pas sur le point d'être déprimé. Alors, quand s'étaient profilés ces jours lugubres qui vont de la Toussaint au 11 novembre et que Tony avait appelé pour l'inviter, bizarrement, il avait accepté. Faut dire aussi que Tony avait insisté, en plus du grand air, de la nature, de la beauté du lieu, il y avait une histoire, une affaire, un projet... dont il voulait absolument lui parler.

Ils buvaient donc un Bourgogne dans de grands verres à pied devant la cheminée. Pour retarder l'échange de nouvelles des uns, des autres et d'eux-mêmes en dernier – et aussi parce que ça commençait à l'angoisser – il dit que son GPS avait décroché dans les derniers kilomètres.

« Ah, fit Tony. Désolé. Ça arrive quelquefois. Souvent, même. Le satellite a des hoquets. »

Bruno Pleven, fondateur et gérant des Editions du Plaqueminier, eut lui aussi un hoquet. Il fouilla fébrilement les poches de sa veste, sortit son smartphone et constata le désastre. Aucun réseau.

En quelques secondes, les sentiments se succédèrent dans sa tête, de l'affolement au calme du désespoir.

Une nuit immense collait aux fenêtres, trouée de milliers d'étoiles auxquelles s'ajoutaient quelques petites lumières provenant de maisons situées de l'autre côté de la vallée. Et il était là, coupé du monde, dans une fermette retapée, en tête-à-tête (en tête-à-tête !) avec Tony, un garçon qu'il croisait dans les fêtes depuis plus de 20 ans mais pas pour autant un intime, loin de là. Et il était seul, sans Anna, perdu comme un enfant, sans repère. Le feu crépitait. Demain, il ferait jour, il pourrait toujours repartir, retrouver l'autoroute... Mais pour quoi, pour qui ? Personne ne l'attendait et les Editions du Plaqueminier n'avait aucun besoin de lui pour poursuivre leur lent naufrage. Était-ce le début de l'âge adulte ? Il se resservit un verre.

Tony dit gentiment :

« Il y a quand même un téléphone. Un « fixe ». C'est avec ça que je t'ai appelé. »

Bruno haussa les épaules. Il regarda la cheminée, les jolis meubles, les livres d'art étalés sur les tables basses, l'escalier qui devait mener aux chambres, et pensa : « *Pas mal, pour un intermittent du spectacle...* »

Ils firent le point. Ce fut rapide. Tony savait, pour le départ d'Anna. Quant à lui-même, aucune femme n'avait tenu plus de six mois. Le célibat lui convenait, pensa Bruno, comparant cette maison impeccable (le studio parisien de Tony devait être aussi bien rangé) à l'état calamiteux de son propre appartement depuis qu'il y vivait seul.

Après un long silence, Bruno demanda, résigné :

« Alors, quelle est cette urgence dont tu voulais me parler ? »

Et Tony répondit :

« Un manuscrit. »

Bruno ne put masquer une légère grimace et s'enquit :

« Que tu as écrit ? »

La grimace n'avait pas échappé à Tony.

Quel beau métier ce serait, éditeur, s'il n'y avait tous ces gens qui écrivent et vous envoient leurs manuscrits !

Tony répondit :

« Non, ne t'en fais pas. Ni moi, ni un ami. Je ne connais pas l'auteur, je ne sais même pas s'il est encore en vie.

— Ah, fit Bruno. Tu aurais pu me le faire parvenir par... »

Il manipula nerveusement son téléphone. Toujours rien.

« Je me suis souvenu que tu étais éditeur, dit Tony, et j'ai pensé à toi. J'ai vu que tu avais publié quelque chose récemment, mais quoi, déjà ?

— Une biographie de Charles Morice.

— Charles Morice ?

— Un poète symboliste.

— Ah ? » fit Tony.

La minuterie du four tinta. Tony dut se lever sans pouvoir développer ce « Ah ? ». Il revint et dit qu'on pouvait passer à table. Comme ils se dirigeaient vers la vaste cuisine, Tony montra à Bruno une vieille boîte à chaussures posée sur un secrétaire.

« Tout est là », dit-il.

Bruno vit, serrée dans la boîte, un bonne dizaine d'épais carnets à couverture toilée. Il en prit un au hasard, l'ouvrit et lut, écrit d'une petite écriture serrée et régulière :

*« La fête que Paul Claeysen organisa pour la réception de son hôtel particulier XVII<sup>e</sup> de la rue Séguier à Paris fut grandiose. »*

Désemparé, il leva les yeux vers Tony.

« Eh oui, sourit Tony, comme je te l'ai dit, c'est un manuscrit... manuscrit. Un vrai. »

Bruno tenta de remettre le carnet à l'endroit précis d'où il l'avait extrait. Tony le rassura, les carnets étaient numérotés.

Tony savait faire. Une cuisine de célibataire, roborative. Une seconde bouteille fut ouverte. Au fromage, Bruno se sentait nettement mieux, détendu, quoiqu'un peu fatigué. Tony entreprit de lui expliquer comment lui étaient parvenus ces carnets.

« J'ai une sœur, commença Tony.

— Je sais fit Bruno, je la connais. »

Même s'il ne l'avait vue qu'une fois, lors d'un vernissage où elle accompagnait son frère, bien sûr qu'il s'en souvenait, comme il se souvenait de toutes ces belles femmes qu'il avait approchées, dont il avait rêvé et qui lui étaient passées sous le nez. L'histoire commençait à l'intéresser.

« Alors, continua Tony, comme tu le sais, ma sœur vit à New-York.

— Non, je ne savais pas, avoua Bruno, dépité.

— Elle était avec Don, ce journaliste américain que tu as peut-être rencontré. Cet été, ils se sont séparés. Elle vivait chez lui, elle a donc dû trouver où habiter.

— À New-York ?

— Bien sûr, à New-York.

— Mais pourquoi n'est-elle pas revenue ?

— Bah... Parce qu'elle aime New-York. Et puis son travail est là-bas. Bref, elle se cherche un logis. Tu connais New-York ?

— Pas vraiment, avoua Bruno.

— Alors, imagine un quartier un peu crade de vieux immeubles, en voie de boboïfication. Elle visite un truc là-bas. Deux petites pièces. Ça lui plait bien, elle voit ce qu'elle peut en faire. Le propriétaire est mort depuis un an, un vieux, c'est un des fils qui le fait visiter, qui habite en banlieue, pas tout jeune non plus. C'était des ukrainiens, je crois, enfin d'origine ukrainienne. Seulement, dans son état présent, l'endroit est tout à fait sinistre. Rien n'a été changé depuis les années 50, les vitres sont noires de crasse, il y a des trucs partout. Dans son jus, comme on dit. Et le fils, ça ne l'arrange pas trop de récupérer toutes ces merdes.

Mais Zoé, pas folle, elle a bien repéré dans tout le bazar, les meubles, les vieilles radios, l'électroménager, et elle sait qu'il y en a qui payaient très chers certains de ces objets. Elle dit : « *Ok, j'achète l'appart* ». De toute façon, elle va le vider, le peindre en blanc, faire entrer la lumière, etc... Mais d'abord, elle m'envoie les photos des meubles. Tout me paraît intéressant, il semble y avoir de belles pièces...

— Elle t'a envoyé les photos à dos d'âne ?

— Ne t'en fais pas, je suis très bien équipé, à Paris. Tu te souviens de Gigi ?

— Le type des Puces, toujours entre deux cuites ?

— Exactement. Il a un stand où tout est hors de prix, le même genre de choses. Je décide de tenter le coup, ça peut le faire, Je dis à Zoé « *Envoie tout* ». Elle me fait : « *Tout ?* », je fais : « *Mais oui, prends des déménageurs, fais mettre en caisse et expédie. Je paie. Au pire, je me rembourse. Sinon, on fait fifty-fifty* ». Deux mois plus tard, c'est-à-dire fin octobre, je vais réceptionner la caisse, je la fais transporter dans un box, déballe et, tu l'auras compris, au milieu du bazar, il y a ce carton à chaussures avec ces treize gros carnets entièrement écrits. Pour le reste, je fais venir Gigi, ça lui plaît tout de suite même s'il fait mine que pas tant que ça, on discute le prix du lot, au détail on n'a pas envie, on conclue, et c'est une assez bonne, et même une très bonne affaire...

— Et ?

— Et... On se finit la bouteille ? Et... Comme j'avais commencé à lire le premier carnet avant la visite de Gigi, j'ai eu envie de continuer, et puisque je descendais ici, j'ai emmené la boîte. J'ai lu le reste.

— Et ?

— Et je me suis dit que dans cette petite boîte, il y avait peut-être une beaucoup plus grosse affaire que tout ce qu'avait embarqué Gigi... »

Tony se leva pour aller chercher une bouteille de Chartreuse.

Bruno se sentait pâteux mais confortable. Les coudes posés sur la table, il fixait son regard sur le petit verre que Tony remplissait devant lui d'une liqueur verte séductrice et vénéneuse.

« Oui, reprit Tony. Peut-être. J'ai d'abord pensé aux flics, à la justice, à la

DGSE, mais pas longtemps, après à la presse, ensuite au cinéma... Mais un manuscrit, ça sert à faire un livre, non ? Et même parfois un best-seller. Plus que la bio d'un poète symboliste... »

Bruno marmonna quelque chose, Tony dut le faire répéter :

« *Un poète entre Lyon et Paris...* C'est le titre de la biographie... de Charles Morice. »

Tony desservait. Bruno continuait de contempler son petit verre maintenant vide. Après un certain temps, ils revinrent au salon. Le feu mourait. Tony demanda :

« Tu veux lire le début ?

— Pas maintenant, fit Bruno. Je vais me coucher. Demain peut-être.

— Bien sûr. Tu auras bien le temps, en trois jours. »

## Carnet de bord

Je m'appelle Adé, ou plutôt je suis connu sous ce diminutif depuis le début de mon activité. Je suis architecte. Ou plutôt j'étais architecte. J'habite à New-York, sur Bleecker St., une rue grouillante et vivante, qui me rappelle Paris, avec ses volumes bas et ses toitures de guingois, habitée par une faune charmante et énervante tout à la fois, illuminée souvent, généreuse toujours. Bleecker St. est au cœur d'un quartier new-yorkais dont les façades répondent à un ordonnancement strict, qui tout à coup fait une pause, se donne parfois une respiration inédite, comme un silence musical bienvenu, un accident de parcours, une aberration chromatique sympathique et inattendue. Comme à Paris. Ces accidents de formes urbaines, limitées, à échelle humaine, m'apaisent, et c'est indispensable pour achever ce que j'entreprends ici.

Mon studio, minuscule, est au 1<sup>er</sup> étage, au-dessus d'un petit théâtre qui aimerait bien révolutionner l'art dramatique, mais qui n'y arrive pas, avec cependant beaucoup de constance. Je ne peux plus retourner à Paris.

De même que mes voisins théâtraux de Bleecker St., j'avais beaucoup de convictions moi aussi quand je suis sorti de l'école d'architecture, diplômé de Paris puis de Londres, à la prestigieuse Architectural Association School.

Le loyer, payé au noir, est évidemment excessif, et correspond à plus des deux tiers de mon salaire de *facility manager*. Mais il existait trop de risques à accepter la proposition que me firent les propriétaires de l'immeuble dont j'avais la charge lorsque je débuteais ce travail, à savoir de loger sur place, dans un mini deux-pièces à rez-de-chaussée, donnant sur la cour intérieure. Demeurer sur place signifiait, d'une part, être dérangé à n'importe quelle heure, et, d'autre part, entamait sérieusement l'anonymat le plus complet dans lequel il était vital que je reste.

Quand on a vingt-sept ans et que l'on prête serment devant son ministre, un genou à terre, le serment de faire son métier avec foi et honneur, on a forcément des convictions. Je pensais révolutionner le logement social en France et en Angleterre, rien que ça. Nous étions en 1993, il y avait tout à faire. L'amiante fumait encore, même si elle était interdite depuis quelques années dans le bâtiment ; les besoins en logements sociaux explosaient...